Jacques GERNET, *Société et pensée chinoises aux XVI^e et XVII^e siècles*. Résumés des cours et séminaires au Collège de France (Chaire d'histoire intellectuelle et sociale de la Chine, 1975-1992)

Paris, Librairie Arthème Fayard - Collège de France, 2007, 202 p.

Françoise Aubin

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/21138>

DOI : 10.4000/assr.21138

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2009

Pagination : 75-342

ISBN : 978-2-7132-2218-4

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Françoise Aubin, « Jacques GERNET, *Société et pensée chinoises aux XVI^e et XVII^e siècles*. Résumés des cours et séminaires au Collège de France (Chaire d'histoire intellectuelle et sociale de la Chine, 1975-1992) », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 148 | octobre-décembre 2009, document 148-57, mis en ligne le 25 janvier 2010, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/assr/21138> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.21138>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© Archives de sciences sociales des religions

Jacques GERNET, *Société et pensée chinoises aux xvi^e et xvii^e siècles.*

Résumés des cours et séminaires au Collège de France (Chaire d'histoire intellectuelle et sociale de la Chine, 1975-1992)

Paris, Librairie Arthème Fayard - Collège de France, 2007, 202 p.

Françoise Aubin

RÉFÉRENCE

Jacques GERNET, *Société et pensée chinoises aux xvi^e et xvii^e siècles.* Résumés des cours et séminaires au Collège de France (Chaire d'histoire intellectuelle et sociale de la Chine, 1975-1992, Paris, Librairie Arthème Fayard - Collège de France, 2007, 202 p.

- 1 Pour qui n'a pas eu la chance d'assister aux cours que le grand spécialiste de la vie intellectuelle chinoise, Jacques Gernet, a dispensé au Collège de France de 1975 à 1992, cette quintessence de dix-sept années d'enseignement est une aubaine. Elle mène en effet son lecteur de plein pied dans les mouvements intellectuels foisonnant durant un des temps les plus intéressants de l'histoire chinoise, les xvi^e et xvii^e siècles découpés par l'invasion mandchoue de 1644 et secoués par la rencontre avec l'Europe de la Contre-Réforme. La matière, essentiellement basée sur les textes chinois, est présentée année par année en seize chapitres (manque l'année 1990-91), chacun divisé en deux parties – cours magistral et textes d'auteurs mal connus expliqués en séminaire. Malheureusement seul apparaît dans la table des matières le titre du cours magistral et,

en l'absence d'un index qui aurait été le bienvenu, le lecteur se perd à la recherche de tel ou tel personnage.

- 2 Un des principaux thèmes courant tout au long de l'ouvrage est l'intérêt de mettre en valeur des mouvements intellectuels qui tranchent sur l'intuitionnisme ambiant et qui prêchent la primauté de la nature. Il s'agit d'abord d'un courant qu'en Chine populaire l'on qualifie maintenant de « matérialiste » – terme absurde, souligne l'auteur, puisque les Chinois n'ont jamais connu l'opposition de la matière et de l'esprit : Wang Tingxian (1474-1544), qui sert à l'illustrer, critiquait l'irrationnel, le quiétisme, l'introspection et insistait sur la régularité des phénomènes biologiques et naturels (chap. 1). C'est ensuite un courant moderniste représenté par Liu Xianting (1648-1695), un promoteur des « études concrètes » (*shixue*), scientifiques et techniques, mathématiques notamment, qui nous entraîne loin des connaissances livresques des lettrés (chap. 2). Quant à Tang Zhen (1630-1704), objet des séminaires de la première et de la quatorzième année et cité à plusieurs reprises, il était un moraliste marginal qui critiquait l'absolutisme d'une manière virulente, sans pour autant remettre en cause l'institution monarchique (J. Gernet lui consacre, en 1991, un livre, traduction de la grande œuvre de Tang Zhen, le *Qianshu*, et commentaire sur l'homme et sa pensée : *Écrits d'un sage encore inconnu*, Paris : Gallimard/Unesco, « Connaissance de l'Orient »). Li Zhi (1527-1602), devenu pour les idéologues des premières années de la République populaire la personnification de « l'anti-féodalisme », a été un asocial qui a beaucoup parlé de lui, mais, s'il est en révolte contre les idées de son temps, il reste indissolublement marqué par elles (chap. 13, pp. 166-167). Gu Yanwu (1613-1682) voit la cause de la décadence de la Chine au xvii^e siècle dans une centralisation et une réglementation excessives introduites par les Song (seconde partie des chap. 9-11). Une remarque est à relever, à savoir que l'État chinois semble s'être toujours ingénié à rendre les moyens de paiement incommodes (p. 146).
- 3 Enfin, le grand engagement de Jacques Gernet a été en faveur de Wang Fuzhi (1619-1692), auquel il a consacré un très beau livre à l'issue de son temps au Collège de France (*La raison des choses. Essai sur la philosophie de Wang Fuzhi, 1619-1692*, Gallimard, 2005). Deux années de suite au début de son cycle de cours (chap. 4-5) et de nouveau dans les quatre années proches de la fin de son enseignement (chap. 12-15), il a envisagé l'œuvre du penseur, d'une part dans son abord de l'histoire, flot continu traversé sans cesse par des transformations, d'autre part dans sa prise de position résolument antimandchoue et anti-nomade en général – sans que la qualification de « nationaliste » puisse lui être attribuée comme on l'a prétendu (p. 84), puis dans le modernisme de son refus du subjectivisme et du mysticisme. Et dans les séminaires (chap. 4-6) et le cours magistral de 1988-89 (chap. 14), il a analysé sa philosophie de la nature, antibouddhiste et anti-taoïste, basée sur le Livre des Mutations (*yijing*), telle qu'elle se laisse saisir dans des extraits d'un commentaire du *Zhengmeng* (« L'initiation correcte ») de Zhang Zai (1020-1078), et son relatif libéralisme, prônant le libre jeu des mécanismes naturels mais aussi le contrôle des richesses. Un trait frappant de son mode de raisonnement est son habileté à opérer des retournements dialectiques entre des notions que nous jugeons antithétiques (p. 188).
- 4 Dès les débuts, le conférencier a repris le sujet qui avait précédemment fait le succès de son célèbre *Chine et christianisme* (1982 ; cf. *Arch.*, 56-2, 1983, pp. 169-173) et qui va irriguer ici son enseignement durant trois années : les réactions chinoises au christianisme, étant entendu qu'il s'agit essentiellement de réactions négatives et

critiques (chap. 2-3, 6). Les sources étudiées sont d'abord tirées du *Poxie ji* de 1639 – le *Zuopi* (« L'aide à la réfutation ») et le *Yuandao pixie shuo* du moine bouddhique Tongrong –, puis du *Bu de yi* (« Je ne peux m'en empêcher ») de Yang Guangxian, l'ennemi des missionnaires dans les années 1659-1665 – notamment le *Pixie lun* (« Essai de réfutation des doctrines vicieuses »). En contrepartie, sont examinés (durant le séminaire de la troisième année), le premier catéchisme chinois dû à Michel Ruggieri en 1584, dans une édition révisée de la fin des Ming, et le traité apologétique de Matteo Ricci, le *Tianzhu shiyi* (« Sens véritable du Seigneur du Ciel ») de 1603, où des confusions et des jeux de mots involontaires ne peuvent oblitérer le tour de force intellectuel et linguistique qu'a réalisé Ricci (pp. 50-52). L'auteur clôt ses exposés sur la conclusion qu'il a défendue auparavant : la différence des cadres mentaux et des structures linguistiques incite à se demander si le christianisme pouvait vraiment être compris des Chinois et si les conversions individuelles ne sont pas sujettes à caution (pp. 76-81).

- 5 La troisième problématique envisagée de la septième à la onzième année, a été celle de l'éducation à la morale néo-confucéenne, une morale répressive à valeur universelle (p. 106), et des conditions de son maintien. La première étape est l'éducation enfantine, une question que l'auteur a reprise en un copieux article (« L'éducation des premières années, XI^e-XVII^e siècles », dans C. Nguyen Tri et C. Despeux, (éds.), *Éducation et instruction en Chine. I. L'éducation élémentaire*, Leuven, Peeters, « Bibliothèque de l'INALCO », 2003, pp. 7-60). Il était couramment recommandé de ne pas charger l'enfant de tâches au-dessus de son âge et de respecter les étapes de son développement, mais aussi de ne pas le laisser se livrer à des jeux physiques ; et l'on considérait comme normal un enseignement des caractères d'écriture dès l'âge de deux ou trois ans (chap. 9). En fait il y a une évidente contradiction entre les recommandations théoriques et les pratiques réelles nées de la perversion que les concours basés sur la virtuosité mnémotechnique avaient introduite dans le système éducatif au tournant du premier millénaire. Les concours conduisant à la fonction publique et leurs critiques – ainsi par Gu Yanwu – forment la matière de deux cours. On en retiendra, entre autres, la part que le livre xylographié a prise dans le développement d'une éducation sélective et élitiste (chap. 10-11). D'autre part, les associations (*she* ou *hui*) ont joué un rôle notable dans la « confucianisation » de la société, ainsi les associations créées pour la pratique communautaire de la vertu, telles les *xiangyue* (« conventions communales »), développées à partir du début du xvi^e siècle en liaison avec l'implantation d'organisations de contrôle par regroupement en blocs de dix et cent familles, le système du *baojia* (chap. 7) ; et les académies privées (*shuyuan*), une sorte de réplique des monastères bouddhiques, qui se sont multipliées à partir de la fin du XVe siècle à l'époque d'une réaction anti-intellectualiste (chap. 8). Les séminaires qui suivent les deux leçons sur les associations et académies montrent la richesse des informations sur la vie sociale des Ming qu'on peut espérer tirer des recueils de notes diverses de ce temps, tels le *Yanxing jianwen lu* (« Recueil des propos et actions exemplaires vus ou entendus ») de Zhang Lüxiang (1611-1674) et le *Wuza zu* de Xie Zhaozhe (1567-1624).
- 6 Des multiples voies qu'ouvre la conclusion (chap. 16), retenons que la Chine des xvi^e-xvii^e siècles a connu un développement complexe et continu de courants de pensée et de contre-attaques, et cela en liaison intime avec les réalités sociales et les bouleversements politiques (grande crise de la fin des Ming et invasion mandchoue en 1644), que les origines du mouvement d'éducation, des académies et des associations remontent à l'époque Song, lorsque le confucianisme, jusque là simple commentaire

d'ouvrages classiques, devient aux XI^e-XII^e siècles un véritable projet de société. Au XVI^e siècle, domine une propension au quiétisme et au subjectivisme et, à partir du milieu du siècle, au spontanéisme, au syncrétisme des trois enseignements (confucianisme, bouddhisme, taoïsme) et à un certain égalitarisme. Le courant opposé, tel celui développé dans des conditions politiques différentes au XVII^e siècle par Wang Fuzhi qui prône l'unité de la nature, a créé une mentalité hostile au bouddhisme dont les jésuites ont brièvement bénéficié. D'une façon générale, « à un XVI^e siècle introverti s'oppose un XVII^e extraverti ». La question finale sur la difficulté, en l'état actuel des connaissances, de cerner une véritable tradition lettrée est un appel propre à éveiller la vocation de futurs sinologues.